

Final Fantasy – d'après le travail de Henrique Loja

Il ne savait pas exactement où elle se trouvait, elle, la foule, ni si elle allait apparaître d'un instant à l'autre pour occuper soudainement démesurément le champ de sa vision et le brouiller tout entier ou continuer à se répandre, hors de vue mais sensible, se déplaçant dans le cadre, les rues de la ruine, occupant le territoire que lui regardait. Debout sur la grève, immobile, il contemplait l'océan dans lequel se fondaient (se confondaient) les restes d'une ville qui n'avait jamais eu aucune chance. Personnage indéfini – ni genre, ni âge, ni classe – on se l'imagine humain mais ce n'est que par la force de l'habitude... on aime que les choses nous ressemblent. Lui, le personnage, ne se représente pas ce à quoi elle, la foule, peut ressembler, les contours qu'elle prendrait dans l'image qui se forme, et pourtant il sait, il sent pour en faire partie lui aussi, qu'elle est multiple dans son essence, qu'elle n'est pas une simple masse d'humains. Polymorphe, innombrable, hétéroclite, elle se compose de l'ensemble de tous les éléments existants – une entité collective autre où l'animé et l'inanimé se meuvent ensemble dans toutes les directions, déroulant un chemin qui l'instant d'avant n'avait encore aucune existence.

L'image (le cadre) est créée pour vous, lui en fait déjà partie. Au cours de la narration, le regard va du personnage indéfini à la ruine, progresse irrégulièrement sur les vagues dont chaque facette renvoie une image similaire mais différente (réalité à peine décalée). Longeant les docks, escaladant les superstructures d'un ancien quartier d'affaires, roulant sur les tabourets d'un café maintenant déserté, il revient ensuite au périmètre du corps que nous ne voyons toujours que de dos... alors qu'il nous suffirait d'être l'océan, la ruine, la foule pour le voir de face, le personnage, laisser ses yeux nous renvoyer notre propre image (nous-océan, nous-ruine, nous-elle, la foule) et au-delà de cette limite /...

Être très exactement ailleurs que là où l'on se trouve. Dépasser la peau qui enferme, devenir l'ensemble mais ne rien perdre de soi, se déplacer là où l'individu et le corps commun n'ont pas de raison de s'opposer, là où ils existent simultanément, l'un dans/pour/contre/avec/parmi l'autre. Entrer dans son corps à lui, le personnage, contempler de loin la ruine (ce qui était symbole de désastre est devenu tissu conjonctif), tenter de retenir une pensée le temps nécessaire à son utilisation, et au même moment arpenter la ville, saisir au détour d'une ruelle le détail d'un nom sur un interphone, l'eau qui se répand dans les box de l'open space, et se confondre toujours davantage avec les objets (le cadre), les oublier tout à fait (leur utilité) et démultiplier sa propre contemplation dans le reflet qu'ils (les objets, la foule, la ruine) nous renvoient jusqu'au moment où la présence même cesse d'être perçue.

.../ au-delà de cette limite, le soleil (rouge) atteignait le coin inférieur droit de l'océan (de l'image que l'on a créée) qui digérait, et digérerait toujours (permanence de l'image) la ville en ruine. Debout, immobile, lui, le personnage, entrevoit (imagine) le point de jonction entre le béton et l'eau salée, démarcation incertaine entre le solide et le perméable, le fixe et le fluide, le défini et le possible, le connu et le secret, ce qui a été et ce qui sera toujours.

La sentant en lui comme lui se sentait en elle, il comprit qu'elle, la foule, avait enfin pris existence à ses véritables dimensions. Alors, lui, le personnage, accueille dans la matière qui le compose un mouvement qui aura pour conséquence l'intensification inépuisable du monde, des espaces de perception et de pensée. Il en eut la confirmation alors que des flash d'objets nouveaux lui arrivèrent par vagues, comme portés par l'océan qui s'étendait à ses pieds. Immuables les objets n'avaient pas changé (un bancomat éventré, le triangle en plastique d'un emballage de sandwich, le pare-boue d'un vélo cadencé), ils sont pourtant infiniment différents, démultipliés par la mise en relation de tous les points de vue portés sur eux... objets pivots, inconnus infinis, et porteurs d'espoirs puisque l'indéfini laisse la place au possible aussi bien qu'à l'impossible.

Lui, le personnage, commence seulement à apprendre ce qui lui était demeuré caché parce que son corps d'humain n'était qu'un pauvre corps – pauvrement équipé pour penser, pauvrement équipé pour sentir, privé de certains sens indispensables pour acquérir la connaissance. Alors que le mot n'est plus le territoire commun du locuteur et de l'interlocuteur, la foule remplace l'image, comme le texte, qui se dissolvent ensemble, devenus inutiles, trop explicites, didactiques et pourtant incapables d'exprimer ce que crée le cadre dans toute sa dimension.

Roxane Bovet